

Martin Jalbert. *Le sursis littéraire : politique de Gauvreau, Miron, Aquin*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011, 203 p.

François Jardon-Gomez

Volume 13, numéro 1, automne 2012

S'appropriier le passé des autres : les usages de l'histoire internationale au Québec avant la Révolution tranquille

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1019705ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1019705ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jardon-Gomez, F. (2012). Compte rendu de [Martin Jalbert. *Le sursis littéraire : politique de Gauvreau, Miron, Aquin*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011, 203 p.] *Mens*, 13(1), 138–142. <https://doi.org/10.7202/1019705ar>

Martin Jalbert. *Le sursis littéraire : politique de Gauvreau, Miron, Aquin*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2011, 203 p.

Peut-on s'intéresser aux liens entre littérature et politique (ou à la politique de la littérature) sans passer par les oppositions engagement / désengagement ou transitivité / intransitivité? Voilà le postulat de Martin Jalbert, qui entend dépasser ces catégories binaires traditionnelles pour s'intéresser plutôt aux « conditions de possibilité » des œuvres, fondées sur la contingence du langage. Cette visée repose sur une hypothèse fondamentale qui sous-tend tout l'ouvrage, soit que « l'opposition tenace entre *l'art comme sphère d'activité symbolique* et *la politique comme espace d'action sur des réalités matérielles* a de moins en moins de pertinence » (p. 8).

Réunir les domaines du symbolique et de l'action, en partant de l'idée que la vie en collectivité est fondée sur des constructions symboliques qui agissent sur le réel (des fictions, pour reprendre le terme de Suzanne Jacob, que Jalbert cite en fin d'ouvrage), permet de repenser la question du pouvoir de la littérature : créer un nouveau monde commun par les constructions symboliques qu'elle fait siennes. Le sens très large accordé au mot « politique » rappelle son étymologie qui le lie à *polis*, la Cité, lieu même de la pensée du vivre-ensemble. Plus encore, la politique est présentée comme « un domaine d'activité agonistique, un espace d'antagonismes productifs et indépassables » qui a pour enjeu « la structuration symbolique de l'ordre social » (p. 31).

S'il est question du pouvoir éventuel de la littérature, c'est d'abord parce qu'il est question du pouvoir du langage, de la parole, et plus spécifiquement des mots. Jalbert fonde sa réflexion sur l'idée de dédoublement universel, soit que la parole et les mots, peu importe les situations et les circonstances, ont la capacité « de se dédoubler pour témoigner d'autre chose » (p. 23), de donner à lire une nouvelle parole à partir de mots ordinaires ; c'est là, pour Jalbert, le lieu de la parole littéraire exceptionnelle. Ces « paroles muettes », terme repris de Jacques Rancière, entrent en contradiction avec la contingence

du langage, que la littérature tente de déjouer en trouvant des mots auxquels on accorderait une valeur autre, celle d'être plus que des mots. La contingence, elle, apparaît comme le lieu de l'aporie. À la fois condition de possibilité de la littérature, elle lui pose un danger, puisque les mots sont laissés à eux-mêmes, qu'ils circulent librement dans le monde, pouvant être repris à tort et à travers sans qu'on puisse les forcer à répondre de leurs actes. La séparation des mots et des choses agit comme obstacle à la poétique de certains auteurs qui voudraient saisir autrement le réel, en donnant corps et matérialité aux mots.

L'idée d'une parole nécessaire, ou à tout le moins agissante, donne lieu à des créations fictionnelles de réalités à venir, d'utopies en creux portées par des mots qui, s'ils débouchaient sur un dehors réel (hors du livre), signifieraient la mort de la possibilité même de la littérature, rendue inutile dans un monde sans contingence où il n'y aurait plus rien à construire. Le sursis littéraire dont il est question, c'est celui que la littérature se donne dans l'attente de se voir déclarée inutile le jour où elle existerait vraiment, dans le réel sensible et matériel, dépassée par elle-même.

Pour étayer cette réflexion, Jalbert analyse les œuvres de trois auteurs phares de la Révolution tranquille : Claude Gauvreau, Gaston Miron et Hubert Aquin. Si les deux derniers sont attendus dans un ouvrage portant sur les liens entre littérature et politique – le premier en tant que représentant de la littérature dite engagée et le second parce qu'il est l'auteur du roman par excellence de la révolution — l'autre choix a de quoi surprendre de prime abord. Puisque la relecture que tente d'opérer Jalbert doit dépasser la question de l'engagement pour traiter de la politique de la littérature, elle devrait pouvoir s'étendre également au domaine de ce qu'on appelle l'art pour l'art. Ce faisant, le choix d'aller chercher la production littéraire la plus abondante des automatistes, celle de Gauvreau, s'impose de lui-même.

L'écriture gauvréenne se présente comme un antidote à tout ce qui, dans le monde, détruit les qualités précieuses de la vie. Pour le poète automatiste, l'esthétique est « le miroir adéquat de la société » (p. 45),

la pratique créatrice une réunion du *logos* et du *pathos*, et l'art se doit de jouer un rôle primordial dans la constitution de nouvelles formes de vie commune. C'est le pouvoir transformant de l'art qui permettra une « révolution intégrale de la sensibilité collective » (p. 52); la révolution esthétique envisagée par Gauvreau est par ailleurs plus que politique, agissant tel un remède général contre les systèmes traditionnels de construction de sens. Plus encore, Jalbert avance que l'œuvre de Gauvreau repose sur une conviction fondamentale : le contact immédiat des mots avec le sensible serait perdu, perte causée par la contingence du langage. D'où la puissance d'une écriture comme celle de Gauvreau, qui défigure le monde tel qu'il est pour espérer réunir, à travers une nouvelle parole, les mots et les choses.

Avec la figure de Miron, le lecteur rencontre un esprit en quête d'un monde portant des marques de sa propre humanité. Volonté de mettre de sa propre réalité partout dans le monde pour être en phase avec ce qui entoure le sujet, l'écriture mironienne se voit indissociable d'un projet – esthétique et politique comme chez Gauvreau – de construction d'un homme nouveau. Le sujet mironien serait en quête d'histoire, ici envisagée comme une marche, un devenir fait de potentialités dont la réalisation finale serait l'avènement de ce nouvel homme. Cela serait rendu possible par le dispositif littéraire capable de tout convertir en signe d'histoire, permettant par le fait même de faire entrer un sujet dans l'Histoire. Le (non-)poème mironien se doit, dès lors, de faire exister l'homme (individuel et collectif) dans la réalité de l'histoire pour faire advenir de nouvelles formes de vie commune. La retotalisation de l'homme est, chez Miron, indissociable du combat politique de la libération nationale; en attendant la réalisation politique de cette double libération, la poésie peut, en essayant de donner une tangibilité aux mots en dehors du lieu du poème, faire ce que la politique ne fait pas.

La dernière figure, celle d'Aquin, poursuit l'inscription de la révolution dans « une filiation inséparablement esthétique et politique » (p. 154). La révolution aquinienne est autant une affaire de style d'écriture que de manière de vivre, dépolitisant ce faisant l'idée

de révolution qui ne se voit plus liée à un seul projet précis. S'il est encore question d'émancipation, c'est pour « se déprendre de tout assujettissement », notamment par les procédés « d'altération infinie de soi et de dérobement perpétuel » (p. 163) de l'écriture aquinienne. Le cas de *Prochain épisode* est éloquent en ce sens, alors que la médecine émancipatrice agit à titre de *pharmakon*, remède-poison permettant au personnage de se défaire de tout carcan, mais pouvant également le pousser jusqu'à la dépersonnalisation de soi. La poétique aquinienne, fondée sur l'éclatement formel, serait également en quête d'une autonomie de la forme qui lui permettrait, au final, d'être en résonance avec l'éclatement rêvé de la société. Aquin, en bout de piste, aurait été à la recherche d'une « œuvre d'art faite vie », une communion où « l'art et la littérature se prolongeraient de l'autre côté d'eux-mêmes dans la vie et l'action » (p. 183).

Les poétiques de Gauvreau, Miron et Aquin sont réunies par la volonté d'échapper à toute capture définitive des mots et du sens par la rationalité, mais également parce qu'elles sont toutes marquées par l'idée d'émancipation. Leurs œuvres fonctionneraient en creux, intuitivement, peut-être secrètement, dans le champ de la politique, du vivre-ensemble. À terme, c'est à l'avènement « d'une communauté du sentir » qu'invitent ces poétiques politiques, un espace commun « où l'ajustement parfait entre les êtres, les activités et les discours évacuerait l'écart, la différence, la non-adéquation constitutifs du langage » (p. 186). Le « prochain épisode » deviendrait alors celui de la fin du sursis, de la mort de la littérature, de la politique et de l'émancipation.

Apparaît alors en dernière instance la figure du lecteur, à qui cette invitation est faite. Car, comme l'avancé André Belleau, cité par Jalbert, « la littérature n'est pas de soi efficace » et elle ne penche pas de soi vers les changements sociaux et politiques ni vers la liberté. De par sa condition de *pharmakon*, la littérature est ambiguë, reposant sur une puissance dont on ne peut présumer des effets, qu'ils soient bénéfiques ou maléfiques. La tâche d'attribution du sens au monde, aux mots et aux choses ne saurait être imposée par la littérature – au

risque de lui appliquer un mode d'emploi –, mais relève bien du lecteur, de sa faculté de juger. Profession de foi, certes, qui rappelle que la littérature est avant tout le domaine du possible, du peut-être, de la potentialité à venir.

— François Jardon-Gomez
Département des littératures de langue française
Université de Montréal

Damien-Claude Bélanger. *Prejudice and Pride: Canadian Intellectuals Confront the United States, 1891-1945*, Toronto, University of Toronto Press, 2011, 322 p.

Cette étude d'histoire intellectuelle procède à l'analyse du contenu thématique d'une quantité impressionnante d'écrits sur les États-Unis par des intellectuels canadiens, français comme anglais, sur plus d'un demi-siècle. De 1891 à 1945, le jugement que portent les Canadiens toutes confessions confondues sur la république voisine prend la forme d'une réflexion sur la modernité (industrialisation, urbanisation, cosmopolitisme, égalisation des conditions, etc.), car pour eux cela revient au même. S'ils sont attirés par la modernité, l'expérience américaine leur sert de modèle, et si au contraire ils la craignent, ils se font critiques, parfois virulents, des États-Unis. Pour les Canadiens anglais, plus spécifiquement, se comparer aux Américains est, encore aujourd'hui d'ailleurs, un fait ordinaire de la vie quotidienne, ce qu'atteste la fréquentation assidue de n'importe lequel de leurs médias.

La période à l'étude débute avec l'élection fédérale où la politique protectionniste de John A. Macdonald (Parti conservateur) l'emporte sur le projet de réciprocité avec les États-Unis soutenu par les libéraux de Wilfrid Laurier, et se termine avec la fin de la Deuxième Guerre mondiale, moment de naissance du Canada contemporain. Au début, la méfiance à l'égard des États-Unis est extrême, alors qu'au terme de la période, si la rupture avec l'Europe est pratiquement achevée, la volonté canadienne de se démarquer de son voisin du Sud demeure, mais avec une nouvelle orientation. Entre ces deux moments, une